

## FABIUS MAXIMUS<sup>1</sup>

LES GUERRES PUNIQUES. — ANNIBAL. — BATAILLE DE CANNES. —  
LE BOUCLIER DE ROME.

La famille des Fabius est une des plus nombreuses et des plus illustres de Rome. Cette maison a produit plusieurs grands hommes, et en particulier un Fabius Rullus, que ses grands exploits firent nommer Maximus. C'est de lui que descendait au quatrième degré ce Fabius Maximus dont nous écrivons la vie, et qui fut surnommé Verrucosus, d'une petite verrue qu'il avait sur la lèvre. On lui donna aussi dans son enfance le nom d'Ovicula (*petite brebis*), parce qu'il avait beaucoup de douceur, et l'esprit lent à se développer. Son naturel tranquille et taciturne, son peu d'empressement pour les plaisirs de son âge, sa lenteur et sa difficulté à apprendre, sa complaisance, et même sa docilité pour ses camarades, le faisaient soupçonner de bêtise et de stupidité par les personnes du dehors. Très peu de gens avaient su reconnaître en lui, sous cette pesanteur apparente, son caractère ferme, son esprit profond, sa grandeur d'âme et son courage de lion. Mais, excité ensuite par les affaires publiques, il fit bientôt voir à tout le monde que ce qu'on traitait de stupidité, de paresse, d'engourdissement et d'insensibilité, était en lui gravité de caractère, prudence, constance et fermeté.

En considérant la grandeur de la république et les guerres multipliées qu'elle avait à soutenir, il sentit la nécessité de for-

1. Les principaux faits de la vie de Fabius Maximus se passent de l'an 215 à l'an 204 avant J.-C.

tifier son corps par les exercices militaires, afin de le rendre propre aux combats ; il le regardait comme une arme naturelle à l'homme. Il s'appliqua aussi à l'art de la parole pour s'en faire un moyen de persuasion auprès du peuple. Il fut élevé cinq fois au consulat : dans le premier, il triompha des Liguriens, qui, défaits dans une bataille où ils perdirent beaucoup de monde, et forcés de se renfermer dans les Alpes, cessèrent leurs incursions et leurs ravages dans les pays limitrophes.

Annibal était entré en Italie, et avait gagné une première bataille près du fleuve de Trébie. De là, traversant la Toscane et ravageant tout le pays, il jeta la frayeur et la consternation jusque dans Rome. Ces désastres furent accompagnés de signes et de prodiges menaçants, les uns familiers aux Romains, comme la chute de la foudre, les autres aussi extraordinaires qu'effrayants. On rapporta que des boucliers avaient sué du sang ; qu'on avait coupé aux environs d'Antium des épis ensanglantés ; qu'il était tombé du ciel des pierres ardentes, et qu'au-dessus de Faléries, le ciel ayant paru s'entr'ouvrir, il en était tombé en différents endroits plusieurs écriteaux, sur un desquels on lisait mot à mot : *Mars agite ses armes*. Rien de tout cela néanmoins ne put étonner le consul Caius Flaminius, homme d'un caractère ardent, plein d'ambition, enflé des succès qu'il avait eus auparavant, lorsque, méprisant la défense du sénat et l'opposition de son collègue, il avait, contre toute apparence, défait les Gaulois en bataille rangée. Quoique le bruit de ces prodiges eût jeté l'effroi dans les esprits, Fabius n'en était pas affecté ; il les trouvait trop absurdes pour y croire. Mais, instruit du petit nombre des ennemis et du manque d'argent où ils se trouvaient, il conseillait aux Romains de trainer la guerre en longueur, et de ne pas risquer de bataille contre un général dont les troupes étaient aguerries par plusieurs combats. Il proposait donc d'envoyer des secours aux alliés, de tenir les villes dans la soumission, de laisser les forces d'Annibal se consumer d'elles-mêmes, comme une flamme qui jetait, à la vérité, un grand éclat, mais trop faible et trop légère pour durer longtemps. Des conseils si sages ne persuadèrent pas Flaminius : il déclara qu'il ne souffrirait pas que la guerre s'approchât si fort de Rome, et qu'il n'attendrait pas d'avoir, comme autrefois Camille, à combattre pour la ville dans la ville même. Il ordonna sans différer aux centurions de faire sortir les

troupes, et sauta lui-même sur son cheval, qui tout à coup, et sans aucune cause apparente, se mit à trembler de tous ses membres, et s'effaroucha tellement qu'il le renversa la tête la première. Cet accident ne changea rien à sa résolution; et, suivant son premier dessein, il marcha contre Annibal, et rangea son armée en bataille près du lac de Trasimène, dans la Toscane. Pendant que les deux armées en étaient aux mains, il survint un tremblement de terre si violent, qu'il renversa des villes entières, fit changer de cours à des rivières, entr'ouvrit des montagnes, sans qu'aucun des combattants sentit une si terrible commotion.

Flaminius, après avoir fait des prodiges de force et d'audace, fut tué avec les plus braves de ses soldats; les autres prirent la fuite, et les ennemis en firent un horrible carnage. Le nombre des morts fut de quinze mille; il y eut autant de prisonniers. Annibal fit chercher le corps de Flaminius pour lui rendre les honneurs dus à son courage; mais on ne le trouva pas parmi les morts, et l'on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu. A la défaite de Trébie, ni le général qui en écrivit la nouvelle, ni



FIG. 26. — Casques de centurions.

le courrier qui l'apporta, n'en firent un récit fidèle; ils trompèrent le peuple en disant que la victoire avait été douteuse. Mais dans cette occasion, dès que le préteur Pomponius eut appris la déroute de l'armée, il convoqua l'assemblée du peuple, et sans user de détours ni de déguisement, il lui dit : « Romains, nous avons été vaincus dans un grand combat; l'armée a été taillée en pièces, et le consul Flaminius a péri. Délibérez sur ce qu'exigent le salut de Rome et votre sûreté. » Cette nouvelle, répandue au milieu d'une multitude immense, comme un vent impétueux sur une vaste mer, jeta l'effroi dans la ville; la consternation fut si générale, qu'on ne savait à quoi s'arrêter ni quelle résolution il fallait prendre. Tous convinrent enfin que la situation présente demandait qu'on eût recours à cette puissance absolue appelée dictature, et qu'elle fût confiée à un homme capable de l'exercer avec autant de fermeté que de courage; que Fabius Maximus était le seul qui, par sa grandeur d'âme et la gravité de ses mœurs, fût digne d'être élevé à cette importante dignité; que d'ailleurs il était à cet âge où la force du corps peut secon-

der les conceptions de l'esprit et où l'audace est tempérée par la prudence.

Cet avis fut approuvé de tout le monde; et Fabius, nommé dictateur, choisit Lucius Minucius pour général de la cavalerie. Il commença par demander au sénat la permission d'être à cheval à l'armée. Une ancienne loi le défendait expressément; soit que les Romains, qui font consister la plus grande force de leurs troupes dans l'infanterie, crussent que le général doit être toujours à la tête des bataillons; soit qu'à cause de la grande autorité que donne cette charge, et qui approche de la tyrannie, ils voulussent que le dictateur parût au moins en cela dépendre du peuple. Fabius donc, pour déployer la puissance et la majesté de la dictature, pour rendre ses concitoyens plus soumis et plus dociles, sortit en public précédé de vingt-quatre licteurs qui portaient des faisceaux; et ayant vu venir à lui l'autre consul, il lui envoya dire, par un de ses hérauts, de renvoyer ses licteurs, de quitter toutes les marques de sa dignité, et de ne paraître que comme un simple citoyen. Ensuite, pour commencer sa dictature sous les meilleurs auspices, il offrit des sacrifices aux dieux; et après avoir représenté au peuple que ce n'était point par la lâcheté des soldats; mais par la négligence et le mépris du général pour la divinité, qu'on avait perdu la bataille de Trasimène, il l'exhorta à ne pas craindre les ennemis, mais à honorer les dieux et à les apaiser. Par là, loin de porter les esprits à la superstition, il fortifiait leur courage par la piété; et en excitant leur confiance pour les dieux, il bannissait de leur âme la frayeur que l'ennemi y avait répandue.

On consulta dans cette occasion ces livres si secrets et si utiles qu'on appelle sibyllins, et l'on y trouva, à ce qu'on assure, des prédictions qui se rapportaient aux événements présents et aux malheurs qu'on venait d'éprouver. Mais il n'était pas permis de divulguer ce qu'elles contenaient. Le dictateur, ayant convoqué le peuple, voua aux dieux le sacrifice de tous les petits que porteraient, au printemps prochain, dans toute l'Italie, les chèvres, les truies, les brebis et les vaches, tant sur les montagnes que dans les plaines, les rivières et les prairies. Il voua aussi la célébration de jeux scéniques. Fabius, en élevant ainsi l'esprit du peuple vers la divinité, le rendit plus confiant sur l'avenir. Pour lui, mettant en soi-même tout l'espoir de la victoire, persuadé que Dieu donne le succès à la vertu et à la prudence, il marcha contre Annibal,

non dans l'intention de le combattre, mais résolu d'épuiser, à force de temps, la vigueur de ses troupes et de consumer par sa propre abondance et par ses nombreuses légions le peu d'hommes et d'argent qu'avait son ennemi. Pour n'avoir pas à craindre les attaques de la cavalerie d'Annibal, il campait toujours en des endroits montueux et escarpés : quand l'ennemi restait dans son camp, il se tenait tranquille; lorsqu'il se mettait en marche, il tournait autour de lui, et toujours à sa vue, mais sans quitter les hauteurs, et à une distance où Annibal ne pouvait pas le forcer à combattre; assez près cependant pour faire craindre aux ennemis que ces lenteurs n'eussent d'autre but que d'attendre le moment favorable pour les attaquer.

Cependant Fabius, en trainant ainsi la guerre en longueur, se faisait généralement mépriser; ses troupes murmuraient ouvertement contre lui, et l'ennemi lui-même avait conçu une bien faible opinion de son courage et de ses talents. Annibal seul n'en jugeait pas ainsi. Il reconnut dans sa conduite une grande habileté; et, d'après le plan de campagne que Fabius avait adopté, il sentit qu'il lui fallait employer la ruse et la force pour l'attirer au combat, ou que les Carthaginois étaient perdus, puisqu'ils ne pouvaient plus faire usage des armes, qui étaient leur principale force, et qu'ils voyaient s'affaiblir et se consumer peu à peu les moyens dont ils étaient le moins pourvus, les hommes et l'argent. Il eut donc recours à toutes les ruses, à tous les stratagèmes qu'il put imaginer; et essayant de tout, comme un habile athlète qui épie toutes les occasions de saisir son adversaire, tantôt il s'approchait de son camp et lui donnait l'alarme, tantôt il s'éloignait, et changeait à tout moment de place pour lui faire abandonner la résolution qu'il paraissait avoir prise de ne rien hasarder. Fabius, bien convaincu de la sagesse de son plan, s'y tint invariablement attaché.

Mais il était contrarié dans ses vues par le général de la cavalerie, Minucius, qui, brûlant du désir de combattre, et faisant parade d'une audace déplacée, travaillait l'esprit des soldats, leur inspirait une sorte de fureur de se mesurer avec l'ennemi, et les remplissait des plus vaines espérances. Ils se moquaient de Fabius, et l'appelaient par dérision le pédagogue d'Annibal; au contraire, ils exaltaient le mérite de Minucius, le qualifiaient de grand personnage, de général vraiment digne de Rome. Minucius,

devenu plus fier et plus présomptueux par tous ces éloges, tournait en ridicule les campements de Fabius sur la croupe des montagnes; il disait que le dictateur leur choisissait de belles places pour les rendre spectateurs de l'incendie et du ravage de l'Italie entière. Il demandait aux amis de Fabius si, désespérant d'être en sûreté sur la terre, il ne transporterait pas son armée dans le ciel; ou si, pour fuir les ennemis, il voulait se cacher dans les brouillards et dans les nuages. Les amis de Fabius, en lui rapportant toutes ces bravades, l'exhortaient à faire cesser le mépris général

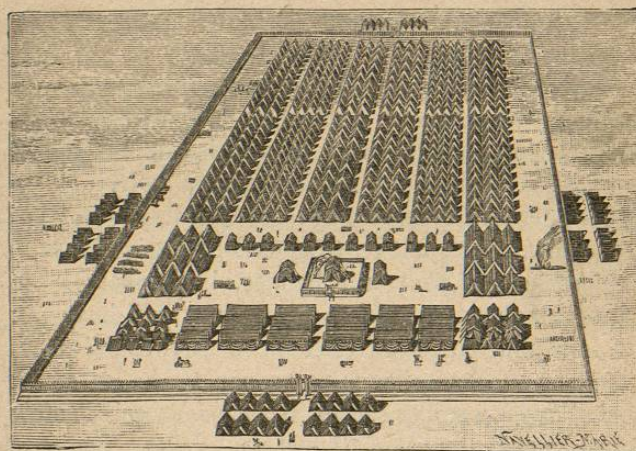


FIG. 27. — Camp romain.

où il était et à risquer un combat : « Ce serait bien alors, leur dit Fabius, que je serais réellement plus timide que je ne le parais maintenant, si, cédant à leurs railleries et à leurs injures, j'allais changer de résolution. Il n'y a point de honte à craindre pour sa patrie; mais déferer lâchement à l'opinion des hommes, redouter leurs calomnies et leurs censures, ce serait se montrer indigne d'un poste si éminent; ce serait se rendre l'esclave de ceux à qui l'on commande, et qu'on doit réprimer quand ils se laissent aller à de mauvais conseils. »

Quelque temps après, Annibal tomba dans une grande méprise. Il voulut s'éloigner de Fabius pour aller camper dans des plaines où il pût avoir des fourrages; et il ordonna à ses guides de le conduire, après le souper de ses troupes, sur les terres de Casinum.

Mais sa prononciation étrangère fit que les guides entendirent mal ce nom, et qu'ils jetèrent son armée dans l'extrémité de la Campanie, près de la ville de Casilinum, que traverse le fleuve Vulturne. Ce pays est environné de montagnes, le long desquelles règne un vallon qui s'étend jusqu'à la mer, où le fleuve forme, près de son embouchure, des marais et des bancs de sable profonds qui se terminent en une côte dangereuse, où l'on ne trouve point d'abri. Dès qu'Annibal fut descendu dans le vallon, Fabius, qui connaissait le pays, se mit en marche; il posta à l'issue de la vallée quatre mille hommes d'infanterie, plaça le reste de ses troupes sur les hauteurs, dans un poste très avantageux, et, prenant avec lui les plus légers et les plus actifs de ses soldats, il tomba sur l'arrière-garde des Carthaginois, la mit en désordre, et leur tua huit cents hommes. Annibal voulut sortir d'une position si défavorable, et ayant reconnu la méprise de ses guides et le danger où ils l'avaient jeté, il les fit mettre en croix.

Mais désespérant de chasser par force les ennemis des hauteurs qu'ils occupaient, et voyant ses troupes découragées par la crainte d'être enfermées sans pouvoir échapper, il eut recours à la ruse pour tromper Fabius, et voici le stratagème qu'il imagina : il fit prendre deux mille bœufs de ceux qu'on avait enlevés en fourrageant ; on leur attacha à chaque corne une torche ou un fagot de sarments et de broussailles sèches. Il commanda qu'à l'entrée de la nuit, à un signal convenu, on allumât ces torches, et qu'on chassât les bœufs vers les montagnes, du côté des détroits que gardaient les ennemis. Pendant qu'on fait pour cela les préparatifs nécessaires, il rassemble ses troupes, et, à la nuit tombante, elles se mettent en marche au petit pas. Tant que le feu ne fut pas considérable et qu'il ne brûla que les torches, les bœufs gagnèrent lentement le haut des montagnes. Les pâtres et les bouviers qui gardaient leurs troupeaux, étonnés de voir ces flammes sur les cornes des bœufs, pensaient que c'était une armée qui marchait dans un grand ordre à la lueur des flambeaux. Mais quand les cornes, brûlées dans leur racine, firent sentir à ces animaux le feu jusqu'au vif, que, pressés par la douleur et secouant leurs têtes, ils se furent couverts de flammes les uns les autres, alors effarouchés et ne pouvant résister à la violence de la douleur, ils ne gardèrent plus aucun ordre et, courant à travers les montagnes, la tête et la queue enflammées, ils mettaient le feu à tout le bois qui se trou-

vait sur leur passage. C'était un spectacle effrayant pour les Romains qui gardaient les défilés; ces flammes leur paraissaient des flambeaux portés par des hommes qui couraient avec précipitation. Saisis de trouble et d'effroi, ils ne doutent pas que ce ne soient les ennemis qui viennent les attaquer et les envelopper de toutes parts. Ils n'osent rester à leur poste, et, abandonnant la garde des passages, ils s'enfuient vers le grand camp. Les troupes légères d'Annibal se saisissent aussitôt des défilés, et le reste de l'armée sort du vallon avec sécurité, emmenant un immense butin.

Fabius reconnut, dès la nuit même, que c'était une ruse; quelques bœufs, qui s'étaient écartés, tombèrent entre ses mains; mais, craignant une embuscade dans les ténèbres, il resta toute la nuit dans son camp, et tint seulement ses troupes sous les armes. A la pointe du jour il se mit à la poursuite des ennemis et tomba sur les derniers bataillons, que des escarmouches mirent en désordre. Enfin, Annibal fit passer du front de son armée à la queue un corps d'Espagnols qui, très légers à la course et accoutumés à gravir les montagnes, fondirent sur l'infanterie des Romains, et forcèrent Fabius à la retraite. Cet échec le fit encore plus blâmer, et augmenta le mépris qu'on avait pour lui. Il avait renoncé à la force ouverte pour ne vaincre Annibal que par le conseil et par la prudence; et c'était par ces moyens mêmes qu'il était battu. Annibal, pour enflammer davantage le courroux des Romains contre le dictateur, ordonna, lorsqu'il fut sur les terres qui lui appartenaient, de brûler et de détruire tous les environs, et défendit de faire aucun dégât sur celles de Fabius; il y plaça même une garde pour empêcher qu'on n'y fit aucun tort et qu'on n'emportât la moindre chose.

Cette nouvelle, étant arrivée à Rome, ouvrit un vaste champ à la calomnie. Les tribuns du peuple ne cessaient de le décrier dans les assemblées; ils étaient animés surtout par Métilius, qui, sans aucun motif personnel de haine contre le dictateur, mais parce qu'il était parent du général de la cavalerie, croyait que les reproches faits au premier tourneraient à la gloire de Minucius. Le sénat même était irrité contre Fabius, et blâmait hautement l'accord qu'il avait fait avec Annibal pour le rachat des prisonniers. Les deux généraux étaient convenus qu'on échangerait homme pour homme, et celui qui en aurait le plus les rendrait pour deux cent

cinquante drachmes \* par tête. L'échange fait sur ce pied, il se trouva qu'il restait à Annibal deux cent quarante Romains. Le sénat refusa leur rançon et reprocha à Fabius d'avoir, contre la dignité et l'intérêt de Rome, racheté des soldats assez lâches pour s'être laissé prendre par les ennemis. Le dictateur, informé de ces tracasseries, supporta avec modération l'aigreur de ses concitoyens ; mais comme il n'avait pas d'argent, et qu'il ne voulait ni manquer de parole à Annibal, ni abandonner les prisonniers, il envoya son fils à Rome, avec ordre de vendre ses terres, et de lui en rapporter l'argent dans le camp même. Le jeune homme les vendit et revint très promptement. Fabius envoya l'argent à Annibal, et retira les prisonniers. Plusieurs d'entre eux voulurent dans la suite lui rendre leur rançon ; mais il la refusa et la leur remit à tous.

Peu de temps après, il fut rappelé à Rome par les prêtres pour y faire quelques sacrifices : il laissa, en partant, le commandement de l'armée à Minucius ; et non content de lui défendre, comme dictateur, de combattre et de rien tenter contre l'ennemi, il employa les conseils et même les prières pour l'y engager. Minucius ne tint compte ni des uns ni des autres, et le dictateur fut à peine hors du camp, qu'il se mit à harceler l'ennemi. S'étant aperçu un jour qu'Annibal avait envoyé au fourrage une grande partie de ses troupes, il attaqua celles qui étaient restées, les poussa jusque dans leur camp, en tua un grand nombre, et leur fit craindre de se voir forcées dans leurs retranchements. Annibal ayant fait rentrer toute son armée, Minucius se retira sans être poursuivi. Un tel avantage lui donna une présomption sans bornes, et inspira à ses soldats une excessive témérité. La nouvelle de cet exploit, grossi par la renommée, étant parvenue à Rome, Fabius dit, en l'apprenant, qu'il ne craignait rien tant que les succès de Minucius ; mais le peuple en conçut les plus flatteuses espérances et courut, plein de joie, à la place publique, où le tribun Métilius, étant monté à la tribune, fit un discours dans lequel il exalta le général de la cavalerie, et accusa Fabius, non de mollesse et de lâcheté, mais de trahison. Il enveloppa dans la même accusation les premiers et les plus puissants d'entre les Romains, à qui il imputait d'avoir dès l'origine attiré cette guerre, afin de ruiner la puissance du peuple et de remettre la ville sous la domination absolue d'un dictateur qui, par ses lenteurs affectées, donnerait le

temps à Annibal de s'affermir, et de faire venir de l'Afrique une nouvelle armée pour conquérir toute l'Italie<sup>1</sup>.

Fabius, s'étant présenté à l'assemblée du peuple, ne daigna pas se justifier des accusations du tribun ; il dit seulement qu'il fallait se hâter de finir les sacrifices, afin qu'il pût retourner promptement à l'armée, et punir Minucius d'avoir combattu contre son ordre. Ces paroles excitèrent un grand tumulte parmi le peuple, qui sentit tout le danger que courait Minucius ; car le dictateur a le pouvoir de faire emprisonner et mettre à mort sans aucune instruction préalable ; et l'on pensait que, puisque Fabius était sorti de ce caractère de douceur qu'il portait si loin, il devait être bien irrité, et qu'il serait inexorable. Tous les assistants furent saisis de crainte et gardèrent le silence. Le seul Métilius, que sa qualité de tribun rendait inviolable (le tribunat est la seule magistrature qui subsiste et qui conserve son autorité, lors même qu'on a nommé un dictateur, tandis que toutes les autres sont suspendues), le seul Métilius faisait au peuple les plus vives instances, et le suppliait de ne pas abandonner Minucius ; de ne pas souffrir qu'il éprouvât le même traitement que le fils de Manlius Torquatus, à qui son père avait fait trancher la tête pour avoir combattu malgré sa défense, quoiqu'il eût remporté la victoire et mérité la couronne ; il le pressait d'ôter à Fabius cette autorité tyrannique, et de confier le sort de la république à celui qui pouvait et qui voulait la sauver. Le peuple, ému par ces discours, n'osa pas cependant forcer Fabius, tout méprisé qu'il était, à se démettre de la dictature ; il ordonna seulement que Minucius partagerait le commandement de l'armée, et ferait la guerre avec un pouvoir égal à celui du dictateur ; ce qui ne s'était jamais vu.

On s'attendait à voir le dictateur abattu et humilié. Mais on ne connaissait pas Fabius ; il était loin de croire que l'ignorance des Romains fût un malheur pour lui. On disait un jour au sage Diogène : « Ces gens-là se moquent de toi. — Et moi, répondit-il, je ne me tiens pas pour moqué. » Il pensait avec raison qu'il n'y a réellement de moqués que ceux qui prêtent à la raillerie, et qui s'en laissent troubler. De même, Fabius supporta patiemment et sans amertume ce qui lui était personnel, et réalisa par sa conduite cette maxime des philosophes, qu'un homme honnête et

1. On peut lire ce discours dans Tite-Live, liv. XXII, ch. xxv.

vertueux ne peut être outragé ni déshonoré. Mais l'intérêt public lui faisait voir avec chagrin l'imprudence du peuple, qui venait de donner à Minucius un moyen de satisfaire, en combattant, son ambition et sa témérité. Craignant donc qu'aveuglé par la présomption et par une fausse gloire, il ne se précipitât dans quelque démarche funeste, il partit de Rome à l'insu de tout le monde.

Arrivé au camp, il trouva que Minucius était devenu intraitable : enflé de l'avantage qu'il avait obtenu, il voulait commander alternativement avec Fabius ; mais le dictateur s'y refusa constamment, et persuadé qu'il y avait moins d'inconvénient à lui laisser toujours conduire une partie des troupes, qu'à lui en confier un seul jour le commandement général, il partagea l'armée en deux corps, garda pour lui la première et la quatrième légion, et donna à Minucius la seconde et la troisième ; ils partagèrent aussi par moitié les troupes des alliés. Minucius se glorifiait hautement de ce qu'on avait diminué et rabaisé pour lui la majesté de la charge la plus absolue de la république ; mais Fabius lui représentait que, s'il pensait sagement, il devait voir que ce n'était pas contre le dictateur, mais contre Annibal qu'il avait à combattre. « Au reste, ajouta-t-il, si tu veux absolument voir un rival dans ton collègue, montre, après avoir été si fort honoré par le peuple, et l'avoir emporté sur ton général, que tu n'as pas moins à cœur le salut et la sûreté de tes concitoyens, que moi qui ai succombé et que le peuple a si fort maltraité. » Minucius ne regarda ce conseil que comme une ironie de vieillard ; il prit la portion de troupes que le dictateur lui avait remise, et alla camper dans un lieu séparé. Annibal, qui n'ignorait rien de ce qui se passait, épiait le moment d'en profiter.

Il y avait entre son camp et celui de Minucius une colline dont il n'était pas difficile de s'emparer, mais qui offrait, à celui qui en serait le maître, une assiette sûre et commode pour un camp. La plaine qui l'entourait paraissait de loin tout unie, parce qu'elle était entièrement découverte ; cependant elle avait d'espace en espace des creux et des ravins. Il eût été facile à Annibal de se saisir secrètement de la colline ; mais il ne le voulut pas, et il la laissa entre lui et l'ennemi, comme une amorce pour l'attirer au combat. Voyant Minucius séparé du dictateur, il dispersa, pendant la nuit, quelques troupes dans ces ravins ; et le lendemain, dès que le jour parut, il envoya à découvert un détachement s'emparer de

la colline, afin d'engager Minucius à la lui disputer ; ce qui arriva comme il l'avait prévu. Minucius détacha d'abord ses troupes légères, ensuite sa cavalerie. Enfin, voyant Annibal lui-même marcher au secours de ceux qui étaient sur la colline, il s'avança avec toute son armée en ordre de bataille, et chargea vigoureusement ceux qui défendaient la hauteur.

Le combat fut longtemps douteux ; mais lorsque Annibal eut vu que Minucius avait donné pleinement dans le piège, et que ses derrières étaient sans défense contre les troupes qu'il avait mises en embuscade, il leur donna le signal convenu. Elles se lèvent en même temps de tous les côtés, fondent sur les Romains avec de grands cris, taillent en pièces les derniers rangs, et jettent parmi les autres une frayeur et un désordre qu'il est impossible d'exprimer. L'audace de Minucius lui-même en fut abattue ; il regardait successivement tous ses capitaines, dont pas un n'osait rester à son poste ; ils ne songeaient qu'à fuir, et ils ne trouvaient pas même leur salut dans la fuite ; les Numides, déjà vainqueurs, couraient dans la plaine, et massacraient tous ceux qu'ils rencontraient dispersés.

Le danger extrême où se trouvaient les troupes de Minucius n'avait pas échappé à la prévoyance du dictateur, et il avait eu soin de tenir les siennes sous les armes : voulant même être instruit, non sur des rapports étrangers, mais de ses propres yeux, de tout ce qui se passerait, il s'était placé sur une hauteur voisine de son camp. Dès qu'il vit l'armée en désordre et enveloppée de toutes parts, qu'il entendit les cris des soldats, qui, saisis de frayeur, ne savaient plus se défendre et prenaient ouvertement la fuite, il frappa sur sa cuisse, et, poussant un profond soupir, il dit à ceux qui étaient près de lui : « O dieux ! que Minucius s'est perdu beaucoup plus tôt que je ne pensais, mais bien plus tard qu'il ne le voulait lui-même ! » En même temps il ordonna aux



FIG. 28. — Enseigne.

enseignes de marcher, et à toute l'armée de les suivre. « Soldats, s'écria-t-il, hâtons-nous d'aller au secours de Minucius ! souvenons-nous que c'est un homme de cœur et qui aime sa patrie. Si, par trop d'empressement à chasser l'ennemi, il a commis quelque faute, nous l'en reprendrons dans un autre moment. »

A peine arrivé, il fond sur les Numides qui voltigeaient dans la plaine, et les dissipe. De là, courant aux troupes qui battaient les Romains en queue, il taille en pièces ceux qui font résistance, et charge les autres, qui, pour n'être pas enveloppés à leur tour, comme les Romains l'avaient été, se hâtent de prendre la fuite. Annibal, voyant ce revers de fortune, et Fabius qui, avec une vigueur au-dessus de son âge, s'ouvrait un passage à travers les combattants pour aller sur la colline dégager Minucius, fait sonner la retraite, et ramène les Carthaginois dans son camp. Les Romains eux-mêmes ne demandaient pas mieux que de regagner leurs retranchements. On rapporte qu'Annibal, comme il s'en retournait, dit agréablement à ses amis : « Ne vous l'avais-je pas souvent dit, que ce nuage qui se tenait toujours sur les montagnes (il parlait de Fabius) finirait un jour par crever, et ferait fondre sur nous un violent orage? »

Après le combat, Fabius fit enlever les dépouilles des ennemis qu'on avait tués, et rentra dans son camp sans proférer un seul mot d'insulte ou de reproche contre son collègue. Mais Minucius ayant aussitôt assemblé ses troupes : « Mes compagnons, leur dit-il, ne commettez jamais de fautes dans de grandes entreprises, c'est une perfection au-dessus de l'humanité ; mais tirer de ses fautes des leçons pour l'avenir, c'est le propre d'un homme vertueux et sage. Quant à moi, j'avoue que j'ai beaucoup moins à me plaindre de la fortune, que je n'ai sujet de m'en louer. Ce que j'avais ignoré si longtemps, quelques heures ont suffi pour me l'apprendre. Je me suis convaincu que, loin d'être en état de commander aux autres, j'ai besoin moi-même de quelqu'un qui me commande, et que je ne dois pas avoir l'ambition de l'emporter sur ceux à qui il est plus beau de céder. Le dictateur seul vous commandera désormais en tout. Il n'est plus qu'une seule circonstance où je veuille encore me trouver à votre tête : c'est pour aller lui témoigner notre reconnaissance ; c'est pour vous donner l'exemple de l'obéissance et de la soumission la plus entière à ses ordres. »

A peine a-t-il achevé, qu'il ordonne qu'on lève les aigles et que

toute l'armée les suivre. Il marche le premier vers le camp de Fabius, et dès qu'il y est entré, il va droit au quartier du dictateur. Les troupes, étonnées, étaient dans l'attente de ce qui allait arriver. Fabius étant sorti, Minucius fait planter devant lui les enseignes, et lui donne hautement le nom de père. Ses soldats appellent ceux de Fabius leurs patrons, nom que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Lorsqu'on eut fait silence, Minucius, adressant la parole à Fabius : « Mon dictateur, lui dit-il, tu remportes aujourd'hui deux victoires, l'une sur les ennemis par ton courage, l'autre sur ton collègue par ta prudence et par ta bonté. La première de ces victoires nous a sauvés, la seconde nous a instruits. Ma défaite par Annibal a été honteuse et funeste ; ta victoire sur moi m'est glorieuse et salutaire. Je t'appelle donc mon père, parce que je n'ai point de nom plus honorable à te donner ; car je t'ai plus d'obligation qu'à celui de qui j'ai reçu le jour ; je ne lui dois que ma vie, et je te dois avec ma vie celle de tous ces Romains. » En finissant, il se jette dans les bras de Fabius ; tous ses soldats embrassent aussi leurs camarades ; ils se serrent étroitement les uns les autres, et se donnent tous les témoignages de l'affection la plus vive : le camp est rempli d'allégresse, et partout on voit couler des larmes de joie.

Fabius s'étant démis bientôt après de la dictature, on créa de nouveau des consuls. Les premiers qui furent nommés suivirent le même plan de guerre que Fabius ; évitant avec soin de combattre avec Annibal en bataille rangée, ils se contentèrent de secourir les alliés et de prévenir leur défection. Mais Térentius Varron, homme d'une naissance obscure, trop connu par sa témérité et par ses lâches flatteries envers le peuple, ayant été élevé au consulat, fit bientôt connaître que, par son audace et son inexpérience, il risquerait le salut de l'État dans une bataille. Il répétait dans toutes les assemblées que la guerre ne finirait pas tant qu'on mettrait des Fabius à la tête des armées ; pour lui, il ne voulait, disait-il, qu'un jour pour voir les ennemis et pour les vaincre. En tenant ces discours présomptueux, il rassembla de plus grandes forces que les Romains n'en avaient encore mis sur pied dans aucune des guerres précédentes. On leva une armée de quatre-vingt mille



FIG. 29. — Porte-aigle.